

A travers une autobiographie fleuve, l'intellectuel et militant palestinien SARI NUSSEIBEH retrace plus de cinquante ans d'une histoire tragique : celle du conflit israélo-palestinien.

L'histoire sans fin

La solution de l'énigme me vint lorsque je lisais l'autobiographie d'Amos Oz à bord de l'avion qui me ramenait à Boston après les funérailles d'Arafat." Tout est dit avec cette phrase de l'esprit qui traverse l'autobiographie fleuve de Sari Nusseibeh. Son lien très étroit, d'abord, avec l'histoire d'un pays, la Palestine, dont l'existence légale connut ses derniers soubresauts quelques mois avant la naissance même de l'auteur ; sa quête perpétuelle d'une porte de sortie à un conflit sans queue ni tête, "une énigme" à proprement parler ; une certaine impartialité enfin, directement héritée d'un père gouverneur de Jérusalem et ministre de la Défense de la Jordanie, qui le poussa dans sa jeunesse à prendre des cours d'hébreu et à fréquenter les kibboutz.

"L'année de ma conception coïncida avec l'effondrement du rêve palestinien", annonce d'emblée Sari Nusseibeh, qui retrace à travers ses mémoires les aléas d'une vie qui croisera sans cesse les péripéties du conflit israélo-palestinien. Né à Damas en 1949, Sari Nusseibeh vient au monde dans l'une des plus illustres familles palestiniennes quelques mois après la mise en place d'un plan orchestré par Staline et Truman et porté par les Nations unies qui prend acte du partage de la Palestine. Longtemps hermétique aux débats politiques dont il est pourtant le témoin privilégié au sein même du cercle familial, Nusseibeh sera finalement rattrapé par son destin lors de la première Intifada, dans les années 80, quand il devient un des proches conseillers d'Arafat avant d'occuper le poste de représentant officiel de l'OLP à Jérusalem en 2001 et 2002. Avant cela, c'est en observateur averti mais distant qu'il avait scruté les évolutions plus ou moins dramatiques du conflit. De Londres, alors qu'il est étudiant en philosophie, il suit grâce à la BBC l'avancée fulgu-

rante des Israéliens sur la Cisjordanie et Gaza lors de la guerre des Six Jours, tandis qu'il ralliera Harvard quelques mois après la guerre du Kippour, en 1974. Et c'est encore à travers le prisme de son parcours personnel et familial que Nusseibeh nous entraîne dans les méandres de la grande histoire.

De la chute de l'Empire ottoman aux avancées du pan-arabisme en passant par la guerre de Suez, la formation de l'OLP, la naissance du Fatah, l'expansion toujours croissante des colonies, les accords de Camp David, l'opération "Paix en Galilée" orchestrée par Sharon en 1982, les massacres de Sabra et Chatila, les premières victoires de l'Intifada à la fin des années 80, la conférence de Madrid, les accords d'Oslo et l'assignation à résidence d'Arafat à Ramallah, c'est plus de cinquante ans d'histoire que Nusseibeh retrace à travers le prisme familial.

Au passage, cet intellectuel de premier ordre, qui deviendra le président de l'Université arabe de Jérusalem, nous livre quantité d'épisodes qui en disent long sur les mentalités des deux camps. D'une grande honnêteté morale, Nusseibeh ne dissimule rien : la pensée antisioniste qui a marqué l'imaginaire de son enfance ("nous détestions autant la langue hébraïque que le nom même d'Israël, dont nous parlions comme de l'entité sioniste ou l'ennemi") et les erre-

ments des fanatiques qui imposèrent la pratique du "martyre", "qui flatte les plus bas instincts de l'humanité", comme un ingrédient indispensable du conflit palestinien. Il fustige la corruption des dirigeants palestiniens et

le laisser-aller d'Arafat, dont il reconnaît néanmoins les mérites ("Il fit une nation d'un peuple sans autorité pour le gouverner (...), de ce peuple il a su ranimer l'identité nationale, personne ne peut le nier").

Au gré des pages, c'est encore les multiples scénarios avortés que Sari Nusseibeh met en lumière : la rébellion universitaire et l'expérience d'une campagne de désobéissance civile non violente côté palestinien.

Sans jamais se départir d'un certain humour - "je n'avais évidemment jamais créé d'Etat avant", s'amuse-t-il dans un chapitre consacré au gouvernement fantôme qu'il fonda au sortir de la conférence de Madrid - et d'une rigueur intellectuelle indéfectible, Sari Nusseibeh, qui défendra tout au long de sa vie la "solution des deux Etats", s'interroge encore

et toujours : "Cette incapacité de se figurer l'existence de l'autre ne gît-elle pas au cœur du conflit qui nous oppose ?" Et, plus loin : "la formule magique qui m'avait échappé trente-cinq ans plus tôt s'imposa à moi en un éclair : l'empathie !"

Claire Moulène



Il était un pays - Une vie en Palestine, avec Anthony David (JC Lattès), traduit de l'anglais par Marie Boudewyn, 500 pages, 26 €.

BIENTÔT TRADUIT EN ARABE

Le premier livre de Sari Nusseibeh, *A Two-State Settlement of the Israeli-Palestinian Conflict*, a été publié en hébreu. Écrit en collaboration avec l'un des membres de l'Institut d'études stratégiques de Tel-Aviv, Mark Heller, il n'avait pas trouvé d'éditeur arabe. "A cet époque, les éditeurs arabes ont pensé qu'il n'était pas bien d'avoir un auteur israélien en couverture. C'était en 1990-91. Je crois qu'aujourd'hui on va pouvoir trouver un éditeur arabe", affirmait récemment Sari Nusseibeh. Toujours est-il que pour l'instant aucune maison d'édition arabe n'a encore manifesté son intérêt pour *Il était un pays*.